

Études transversales - Le métier d'empereur

Un automne brumeux, puis un hiver froid, succédèrent à un humide été. J'eus besoin de mes connaissances en médecine, et d'abord pour me soigner moi-même. Cette vie aux frontières me ramenait peu à peu au niveau du Sarmate : la barbe courte du philosophe grec devenait celle du chef barbare. Je revis tout ce qu'on avait déjà vu, jusqu'à l'écœurement, durant les campagnes daces. Nos ennemis brûlaient vivants leurs prisonniers ; nous commençâmes à égorger les nôtres, faute de moyens de transports pour les expédier sur les marchés d'esclaves de Rome ou de l'Asie. Les pieux de nos palissades se hérissaient de têtes coupées. L'ennemi torturait ses otages ; plusieurs de mes amis périrent de la sorte. L'un d'eux se traîna jusqu'au camp sur des jambes sanglantes ; il était si défiguré que je n'ai jamais pu, par la suite, me rappeler son visage intact. L'hiver préleva ses victimes : groupes équestres pris dans la glace ou emportés par les crues du fleuve, malades déchirés par la toux geignant faiblement sous les tentes, moignons gelés des blessés. D'admirables bonnes volontés se groupèrent autour de moi ; la petite troupe étroitement intégrée à laquelle je commandais avait la plus haute forme de vertu, la seule que je supporte encore : la ferme détermination d'être utile. Un transfuge sarmate dont j'avais fait mon interprète risqua sa vie pour retourner fomentier dans sa tribu des révoltes et des trahisons ; je réussis à traiter avec cette peuplade ; ses hommes combattirent désormais à nos avant-postes, protégeant les nôtres. Quelques coups d'audace, imprudents par eux-mêmes, mais savamment ménagés, prouvèrent à l'ennemi l'absurdité de s'attaquer à Rome. Un des chefs sarmates suivit l'exemple de Décébale : on le trouva mort dans sa tente de feutre, près de ses femmes étranglées et d'un horrible paquet qui contenait leurs enfants. Ce jour-là, mon dégoût pour le gaspillage inutile s'étendit aux pertes barbares ; je regrettai ces morts que Rome aurait pu assimiler et employer un jour comme alliés contre des hordes plus sauvages encore.

Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* (1951), extrait p. 81-82
© Éditions Gallimard

Moins de dix jours plus tard, je fus réveillé en pleine nuit par l'arrivée d'un messenger : je reconnus aussitôt un homme de confiance de Plotine. Il m'apportait deux missives. L'une, officielle, m'apprenait que Trajan, incapable de supporter le mouvement de la mer, avait été débarqué à Sélinonte-en-Cilicie où il gisait gravement malade dans la maison d'un marchand. Une seconde lettre, secrète celle-là, m'annonçait sa mort, que Plotine me promettait de tenir cachée le plus longtemps possible, me donnant ainsi l'avantage d'être averti le premier. Je partis sur-le-champ pour Sélinonte, après avoir pris toutes les mesures nécessaires pour m'assurer des garnisons syriennes. À peine en route, un nouveau courrier m'annonça officiellement le décès de l'empereur. Son testament, qui me désignait comme héritier, venait d'être envoyé à Rome en mains sûres. Tout ce qui depuis dix ans avait été fiévreusement rêvé, combiné, discuté ou tu, se réduisait à un message de deux lignes, tracé en grec d'une main ferme par une petite écriture de femme. Attianus, qui m'attendait sur le quai de Sélinonte, fut le premier à me saluer du titre d'empereur.

Et c'est ici, dans cet intervalle entre le débarquement du malade et le moment de sa mort, que se place une de ces séries d'événements qui me sera toujours impossible de reconstituer, et sur lesquels pourtant s'est édifié mon destin. Ces quelques jours passés par Attianus et les femmes dans cette maison de marchand ont à jamais décidé de ma vie, mais il en sera éternellement d'eux comme il en fut plus tard d'une certaine après-midi sur le Nil, dont je ne saurai jamais rien, précisément parce qu'il m'importerait d'en tout savoir. Le dernier des badauds, à Rome, a son opinion sur ces épisodes de ma vie, mais je suis à leur sujet le moins renseigné des hommes.

Le décès de ma femme poussa peut-être Servianus à risquer son tout : l'influence qu'elle avait à Rome lui avait été solidement acquise ; avec elle s'effondrait un de ses appuis les plus respectés. De plus, il venait d'entrer dans sa quatre-vingt-dixième année ; lui non plus n'avait plus de temps à perdre. Depuis quelques mois, il s'efforçait d'attirer chez lui de petits groupes d'officiers de la garde prétorienne ; il osa parfois exploiter le respect superstitieux qu'inspire le grand âge pour se faire entre quatre murs traiter en empereur. J'avais récemment renforcé la police secrète militaire, institution répugnante, j'en conviens, mais que l'événement prouva utile. Je n'ignorais rien de ces conciliabules supposés secrets où le vieil Ursus enseignait à son petit-fils l'art des complots. La nomination de Lucius ne surprit pas le vieillard ; il y avait longtemps qu'il prenait mes incertitudes à ce sujet pour une décision bien dissimulée ; mais il profita pour agir du moment où l'acte d'adoption était encore à Rome une matière à controverse. Son secrétaire Crescens, las de quarante ans de fidélité mal rétribuée, éventa le projet, la date du coup, le lieu, et le nom des complices. L'imagination de mes ennemis ne s'était pas mise en frais ; on copiait tout simplement l'attentat prémédité jadis par Nigrinus et Quiétus ; j'allais être abattu au cours d'une cérémonie religieuse au Capitole ; mon fils adoptif tomberait avec moi.

Je pris mes précautions cette nuit même : notre ennemi n'avait que trop vécu ; je laisserai à Lucius un héritage nettoyé de dangers. Vers la douzième heure, par une aube grise de février, un tribun porteur d'une sentence de mort pour Servianus et son petit-fils se présenta chez mon beau-frère ; il avait pour consigne d'attendre dans le vestibule que l'ordre qui l'amenait eût été accompli. Servianus fit appeler son médecin ; tout se passa convenablement. Avant de mourir, il me souhaita d'expirer lentement dans les tourments d'un mal incurable, sans avoir comme lui le privilège d'une brève agonie. Son vœu a été exaucé.